

TOP CLASS KILLER

Jon Osborne

TOP CLASS KILLER

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ALINE WEILL

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original : *Kill me once*
Éditeur original : Arrow Books, Random House, Londres
© 2011, Jon Osborne
ISBN original : 978-0-09-955092-1

ISBN 978-2-02-108078-0

© Éditions du Seuil, avril 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Préface

Nathan Stiedowe, le tueur en série de Jon Osborne, est un *copycat killer*, un meurtrier qui revisite les crimes du passé et imite les forfaits de célèbres serial killers pour en corriger les erreurs. C'est un thème que l'on trouve souvent au cinéma dans des films tels que *Jack's Back* (1988), *Copycat* (1995) avec Sigourney Weaver en profileuse, *Ripper* (2001), *The Chameleon Killer* (2003), *H* (2005), *Black Dahlia* (il ne s'agit pas du film de Brian de Palma mais d'une série Z signée d'Ulli Lommel en 2006), *88 Minutes* (2007), *Diary of a Serial Killer* (2008), *Whitechapel* (2009), *The Lodger* (2009), *Killing Midnight* (2009) ou dans des épisodes de séries TV telles que *Profiler* ou *Esprits criminels*. Parfois la réalité et la fiction se mêlent pour créer des faits divers hors normes.

À Miami, dans les années 1980-1990, des trafiquants de drogue sont assassinés en série, ce qui, à l'époque, n'est pas anormal dans cette métropole où la cocaïne règne en maître. Lorsque le meurtrier est enfin arrêté, tout le monde est stupéfait d'apprendre que Manuel Pardo Junior, plus connu sous l'identité de Manny Pardo, est un inspecteur du Miami Police Department. Lors de son procès, Pardo revendique le meurtre de neuf trafiquants de drogue, six hommes et trois femmes, qu'il qualifie de « croisade » : « Quelqu'un devait les tuer, dit-il, ce sont des parasites, pas des êtres humains. » Après chacun des crimes, le policier prend une photo Polaroid de sa victime et il prend soin de collecter toutes les douilles. Une fois rentré

chez lui, Pardo se livre à un étrange rituel : il brûle le cliché de sa victime, ainsi que les douilles, afin qu'elle ne revienne pas le hanter. Grand admirateur du film *Le Parrain*, Pardo est un bon père de famille qui n'éprouve aucun regret. « J'ai rendu service à l'humanité. Je pouvais les truffer de vingt balles dans le corps et cela ne m'a jamais empêché de dormir comme un bébé. » Condamné à la peine de mort, Manny Pardo est dans le « couloir de la mort » de Floride en attente d'être exécuté. Policier à Miami, bon père de famille, serial killer une fois la nuit tombée, mais oui, mais c'est bien sûr... Dexter ! La fiction imite d'autant mieux la réalité que la troisième saison de *Dexter* nous propose le personnage d'un procureur qui se nomme Miguel Prado. La fiction s'est inspirée du fait divers.

Mais la fiction peut aussi nourrir l'imaginaire d'un meurtrier. Pour preuve, ce qui s'est passé à Edmonton, dans la province de l'Alberta, au Canada, le 10 octobre 2008. Johnny Altinger, 38 ans, se rend dans un garage où il croit trouver une jeune femme qui a répondu à une annonce sur Internet. Dès qu'il pénètre dans le garage, Altinger est frappé à la tête à de nombreuses reprises avec un tuyau de cuivre, puis il est achevé à l'aide d'un couteau. Son corps est démembré, les restes éparpillés dans les égouts de la ville. L'assassin est mis sous les verrous trois semaines plus tard : Mark Twitchell, père de famille de 31 ans, est un cinéaste indépendant qui a tourné plusieurs parodies de *Star Wars* mises en ligne sur YouTube. Les policiers ont découvert que Twitchell avait loué ce garage à l'automne 2008 à Edmonton, dans le but d'y tourner un court-métrage d'horreur. Le film, intitulé *House of Cards*, devait raconter une histoire en tous points identique à ce qui s'est produit dans la réalité. Un autre homme originaire d'Edmonton, Gilles Tetreault, avait été attiré au garage de la même façon par l'accusé, mais avait réussi à s'échapper. Un texte retrouvé sur l'ordinateur de Mark Twitchell décrit la façon dont il aurait tué sa victime. Ce « scénario » de quarante-deux pages avait été effacé mais un enquêteur spécialisé en informatique

est parvenu à le reconstituer. Il est rédigé à la première personne et commence par cet avertissement : « Cette histoire est basée sur des faits réels [...]. Elle montre mon cheminement pour devenir tueur en série. » Le document raconte en détail comment un homme se fait passer pour une femme sur des sites de rencontre pour attirer sa victime et comment il la tue avant de la démembrer. « Je sais que je suis un être différent du commun des mortels. J'avais un besoin urgent d'explorer ma face obscure. Je suis pas un type qui prend son pied à torturer. J'ai tout prévu pour le meurtre. Mon plan diabolique. Un psychopathe avec un masque. J'avais quelqu'un à tuer et de nouvelles méthodes à tester. Je suis un admirateur inconditionnel de la série *Dexter*. Ce vendredi, j'ai senti mon âme de prédateur qui prenait le dessus. Sa réaction a été du pur Hollywood. Sa chute et le grognement n'auraient pas déparé un épisode TV. J'avais un cadavre sur les bras, il fallait que je me mette au boulot, et c'est ce que j'ai fait. Démembrer un corps humain n'est pas une tâche excitante. Mais j'avais mis au point des méthodes pour la pimenter. J'avais une personne à éradiquer. Cela m'a rappelé quand j'évide une citrouille pour Halloween. Je me suis senti plus fort, bien au-dessus des autres. J'étais le détenteur d'un sombre secret que personne d'autre ne connaissait. Cela fait quelque chose de conduire avec ce qui était un être humain empaqueté dans le coffre de sa voiture. Personne ne pouvait imaginer que le conducteur qui s'arrête à un feu rouge est un serial killer. Les égouts, bien sûr, une évidence, personne ne descend jamais là-dessous. Je suis retourné sur le lieu du crime pour effacer le reste des preuves. »

Sur Internet, une habitante de l'Ohio, Renee Waring, confie ses propres envies de meurtre à Mark Twitchell. Ce dernier lui dit « avoir franchi la ligne » le jour où la police l'a soupçonné d'avoir tué Johnny Altinger. Renee Waring est devenue « amie » avec Mark Twitchell par l'intermédiaire de sa page Facebook. Twitchell se cache sous le nom de Dexter Morgan. Au cours de leur correspondance, ils évoquent leurs « pensées sombres »

et échangent des idées pour ne pas laisser de traces lors d'un meurtre. Le 14 octobre, quatre jours après la date supposée du meurtre de Johnny Altinger, Mark Twitchell s'excuse dans un mail d'être resté silencieux quelques jours. « Quelque chose d'autre m'a occupé, mais je ne veux vraiment pas en parler à cause des conséquences, explique-t-il, il suffit de dire que j'ai franchi la ligne vendredi et que ça m'a plu. » Après quatre semaines de procès, en avril 2011, l'aspirant serial killer et fan de *Dexter* est condamné à la réclusion criminelle à perpétuité.

Les cas authentiques de serial killers « copycats » se comptent sur les doigts d'une main à travers le monde. Le Tueur du zodiaque, qui a sévi à San Francisco dans les années 1960-1970, a écrit des lettres cryptées aux médias et à la police dont certaines n'ont toujours pas été déchiffrées. Certains lui attribuent quarante-trois meurtres entre 1966 et 1978, ce qui paraît très exagéré. L'assassin Scorpion, que poursuit Clint Eastwood dans le premier *Inspecteur Harry* de 1971, s'inspire de son cas, qui a récemment été adapté par le réalisateur David Fincher. Si ce premier Zodiaque n'a jamais été identifié, le second qui est new-yorkais a été arrêté le 18 juin 1996. Il se manifeste pour la première fois le 17 novembre 1989 en adressant une lettre à la police locale. Il affirme être le « Zodiaque » et annonce douze meurtres à venir. Cinq mois plus tard, le 8 mars 1990, il assassine la première de ses neuf victimes qui sont sélectionnées suivant les signes astrologiques (un Scorpion, le 8 mars 1990 ; un Gémeau, le 29 mars 1990 ; un Taureau, le 31 mai 1990 ; un Cancer, le 21 juin 1990 ; une femme Lion, le 10 août 1992 ; un Balance, le 4 juin 1993, etc.). À l'image du Zodiaque de San Francisco, Heriberto Seda envoie des correspondances cryptées aux médias. Sa carrière criminelle s'achève après qu'il a tiré une balle dans le dos de sa sœur de 17 ans pour ensuite se barricader chez lui. Jugé, il est condamné à la réclusion criminelle à perpétuité. Depuis son incarcération, Seda fait à nouveau parler de lui lorsqu'il demande à être opéré pour changer de sexe afin d'épouser un codétenu.

Un autre cas de *copycat* s'est présenté à Séoul. Le mercredi 7 juillet 2004, au matin, une femme de 31 ans et sa fille de 10 ans ont été découvertes, chacune poignardée à dix reprises, sans que soit relevée la moindre trace de cambriolage à leur domicile du quartier de Seongdong. Depuis le début de cette année, huit femmes ont été ainsi assassinées. Fin avril, une étudiante de 20 ans est tuée à l'arme blanche dans le district de Guro ; en mai, c'est au tour d'une femme de 39 ans, qui rentre à pied de son travail dans un restaurant de Yeongdeungpo, de croiser la route d'un homme armé d'un couteau de cuisine qui la frappe à quatre reprises. Une victime, qui échappe de peu à la mort, indique aux policiers que son agresseur ne cherche pas à la voler. Le mystérieux tueur n'a pas laissé d'indices sur les scènes de crime, mais il existe de nombreuses similitudes entre les différentes attaques. Celles-ci se déroulent tard le soir, il n'y a jamais d'agression sexuelle ni de vol, et les attaques sont rapides et brutales. Quatre d'entre elles ont lieu un jeudi par soir de pluie. Le parallèle est saisissant avec le film *Memories of Murder* où un serial killer coréen des années 1980 assassine ses victimes à chaque fois qu'il pleut, le scénario étant basé sur un cas authentique qui n'a jamais été résolu, celui que la presse a surnommé le « Tueur du jeudi ». De folles rumeurs circulent sur le Web coréen : on conseille aux femmes d'éviter de s'habiller en blanc les jeudis et de ne surtout pas sortir par jour de pluie. Certains vont même jusqu'à évoquer le réveil du serial killer des années 1980 qui aurait été poussé à « renaître » à cause de l'énorme publicité engendrée par le succès de *Memories of Murder*. Ce dernier frappait en effet ses victimes uniquement les jours de pluie, mais celles-ci étaient, en revanche, surtout vêtues en rouge.

Hormis sa volonté de revisiter les crimes des tueurs en série les plus fameux, Nathan Stiedowe est en quête de perfection. Le « crime parfait » et le tueur en série à la recherche de l'aboutissement ultime sont des éléments d'intrigue récurrents de la fiction policière depuis *De l'assassinat considéré comme un des*

beaux-arts de Thomas de Quincey en 1927 jusqu'aux personnages d'Hannibal Lecter ou de Dexter Morgan. Mais dans la réalité, existe-t-il de tels assassins ? Si l'on constate le nombre d'homicides non élucidés à travers le monde (qui vont d'environ 35 % aux États-Unis à 25 % en France), la réponse est évidente. Les tueurs en série non identifiés à ce jour sont forcément les plus intelligents. Mais le personnage fictif de Jon Osborne désire aussi s'affirmer comme un esthète du crime. Et là, nous ne pouvons qu'affirmer que ces *perfect killers* se font plutôt rares. Richard Loeb et Nathan Leopold ont 18 et 19 ans en mai 1924 lorsqu'ils kidnappent et assassinent le jeune Bobby Franks, âgé de 14 ans. Ils adressent ensuite à la famille une demande de rançon. Ils seront identifiés grâce à une paire de lunettes oubliée sur la scène du crime. En septembre 1924, ils échappent à la peine de mort grâce à la plaidoirie magistrale du célèbre avocat Clarence Darrow. Loeb meurt assassiné en prison en 1936, tandis que Leopold est libéré après trente-trois années d'incarcération et part s'installer à Puerto Rico où il décède d'une crise cardiaque à l'âge de 66 ans. Même s'il a réclamé une rançon, le duo meurtrier n'a pas besoin d'argent car les deux hommes sont issus de riches familles de Chicago. Dans leurs aveux, ils affirment avoir voulu commettre « le crime parfait, le crime ultime » pour montrer leur supériorité. Leur histoire a servi de base à deux chefs-d'œuvre du cinéma, *La Corde* (*The Rope*) d'Alfred Hitchcock en 1948 et *Le Génie du mal* (*Compulsion*) de Richard Fleischer en 1959.

Les serial killers ne sont jamais satisfaits de leurs crimes, ils sont en quête de la perfection ultime, tout comme le personnage de Nathan Stiedowe qui pourrait reprendre à son compte la dernière phrase du film de Billy Wilder, *Certains l'aiment chaud*: « Personne n'est parfait »...

Stéphane Bourgoïn

Comme chaque chose, pour Khloe.

PREMIÈRE PARTIE

Devenir Richard Ramirez

« J'adore tuer des gens. Les regarder mourir. Je leur tirais une balle dans la tête, ils se tortillaient dans tous les sens, puis ils s'arrêtaient net. Ou je les poignardais et regardais leur visage virer au blanc. J'adore tout ce sang. »

Richard Ramirez, surnommé « Le Traqueur de la nuit », qui fit plus de treize victimes entre 1984 et 1985

1

*Los Angeles,
matin du 12 novembre, 10h30*

Rouge, orange, jaune – vert, bleu, indigo, violet.

De toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, l'orange était de loin celle que Nathan Stiedowe aimait le moins, mais par chance, ce matin, elle se rendait utile en le réchauffant.

C'était toujours ça.

Il regarda directement la boule de feu étincelante, sans ciller, sans avoir mal aux yeux comme les gens normaux. Mais, bon, il avait toujours été différent des autres, non ? Différent et *bizarre* – du moins, c'était ce que ses parents et ses camarades d'école lui avaient dit et répété dans son enfance.

La légende voulait qu'il n'ait pas pleuré en subissant la série de vaccins qu'on fait à tous les nourrissons. Il n'avait pas versé une seule larme. Les infirmières avaient été ébahies – et horri-fiées – par son absence totale de réaction lorsque l'aiguille de la seringue avait percé sa tendre peau de bébé.

Mais qu'est-ce qu'il a ? s'étaient-elles demandé à voix basse, en s'affairant autour de lui. *Vite, pratiquons-lui des tests plus poussés.* C'était vraiment étrange. *Tous* les enfants pleuraient.

Pas Nathan.

Puis il y avait eu ce jour en primaire, où il s'était cassé la cheville en trois endroits, en jouant au football dans la cour de récréation. Les autres élèves, effrayés, avaient entendu l'os

se briser – enfin, c’était ce qu’ils avaient dit en haletant aux surveillants –, un craquement sonore comme le bruit d’une grosse branche rompue sous une pression énorme. Mais, à l’époque, Nathan n’avait pas pleuré non plus. Il n’avait même pas gémi. Comme toutes les autres choses de la vie, la douleur était juste un état d’esprit, et si on avait assez de caractère, on pouvait la refouler. Il n’y avait donc personne pour comprendre ça ?

Après, on lui avait lancé des sobriquets, bien sûr. Des insultes qui lui avaient collé à la peau jusqu’à la fin de sa scolarité : monstre – dingo – cinglé.

*Pierres et bâtons me brisent les os, mais les injures glissent sur ma peau*¹.

Nathan eut un sourire sardonique. Qu’importait la manière dont on l’appelait, de toute façon ? Pour paraphraser le vieux Shakespeare, pourquoi donc s’attacher à un nom ? Une rose nommée truc ou tartempion ne sentirait-elle pas aussi bon² ?

À présent, le surnom affreusement puéril qu’on lui avait donné était « le Tailladeur de Cleveland ». Putain, un vrai truc de B.D. ! Mais comme d’habitude une presse avide de faire du chiffre avait forcé le trait. Avec son expérience de journaliste, Nathan le comprenait mieux que personne, même s’il savait qu’il aurait écrit de bien meilleurs articles sur une affaire qui pourrait valoir le Pulitzer à un bon reporter motivé.

Il secoua la tête. *Bof...* Dans le grand ordre de l’univers, les noms ne comptaient guère en l’occurrence. La seule chose qu’il fallait savoir sur lui était qu’il serait bientôt considéré comme le tueur en série le plus parfait qui ait jamais existé. Et quand il aurait fini d’aiguiser les épines de cette rose bien précise – jusqu’à ce qu’elles fassent jaillir des *litres* de sang –, ce serait une chose qu’ils n’oublieraient jamais. Ni ses parents. Ni ses anciens camarades de classe. Ni surtout la garce de

1. Vieil adage anglais. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Allusion à une réplique de *Roméo et Juliette*, de Shakespeare.

Cleveland, Ohio, qui lui avait volé sa vie avec tant d'insouciance, bien des années plus tôt.

Mais, d'abord, il avait du pain sur la planche, sa plus grande tâche de la journée.

Nathan avait déjà eu une matinée chargée – un cinquième meurtre exquis, suivi du long vol de retour en Californie –, mais le travail d'un tueur n'est jamais fini, n'est-ce pas ? Pas celui des bons, en tout cas. Sûrement pas celui du meilleur.

Courir est une étrange préparation au meurtre, mais il devait s'entraîner s'il voulait être le meilleur de l'Histoire. Et il le voulait à tout prix. Dieu sait qu'il y tenait. Depuis qu'il était tout petit (*monstre, dingou, cinglé...*), il avait toujours eu besoin d'apporter sa touche personnelle aux événements du passé. D'effacer les gribouillis sur le tableau et de repartir de zéro. D'améliorer les choses. De leur rendre leur pureté.

Ce matin, il allait jogger sur un tertre dans le Griffith Park de L.A., sous l'éternel soleil de la Californie. Un truc infernal, surtout pour un homme de son âge. Gravier en petites foulées vingt-cinq mètres de pente raide, redescendre au petit trot et recommencer. Il allait avoir les cuisses en feu, le souffle coupé et le dos en nage.

La plupart des athlètes faisaient cet exercice dix fois – quinze s'ils étaient de niveau international et voulaient acquérir une bonne résistance. Mais ça n'était pas assez pour Nathan. Ça ne lui avait jamais suffi. Conscient qu'il devait s'entraîner plus durement, plus vite et plus longtemps que les autres s'il voulait vraiment être le meilleur tueur de tous les temps, il se força à monter et à descendre vingt fois la butte escarpée avant d'entamer enfin le petit cross jusqu'au motel bon marché où il avait temporairement élu domicile.

Courir était essentiel pour ce crime. Cela ferait de lui un vrai pro et ça donnerait le ton des autres meurtres à venir. En plus, contrairement à la plupart des joggeurs, qui fuyaient leur passé merdique, tels des poulets qui détalent avec leur tête coupée, lui, aujourd'hui, courait vers – non, *pour* – son

avenir. Enfin, c'était ce qu'il se répétait sans cesse. Merde, un de ces jours, il pourrait même peut-être y croire.

Il faisait sacrément chaud dehors. Ces deux-trois derniers jours, l'été indien avait resserré son étoupe sur L.A. comme un homme étranglant sa femme pour lui couper le sifflet. Trente-deux degrés, dans un air si lourd d'humidité qu'on pourrait probablement l'essorer comme une serviette trempée si on pouvait l'attraper.

Le soleil, tel le jaune grésillant d'un immense œuf au plat, lui tapa sur la tête comme un marteau-piqueur manié par un dieu spécialement mauvais, quand il sortit du parc sur des jambes en béton, dix fois plus lourdes qu'en début de matinée. Mais au moins la fatigue exquise de ses muscles lui disait qu'il avait exactement atteint le but qu'il s'était fixé.

Il savait qu'il était foutrement impossible que Richard Ramirez se soit entraîné comme ça pour sa cavale meurtrière. Aucune chance. Blafard et émacié, les joues creuses rentrées sous des yeux noirs éteints, la seule fois où le Traqueur de la nuit avait jamais dû courir, c'était jusqu'au tabac du coin pour acheter les cigarettes merdiques qui lui polluaient les poumons.

Lorsqu'il sortit du parc, Nathan secoua la tête avec un petit rire. *Le Traqueur de la nuit*. Quelle blague... Quand on regardait vraiment les choses avec un œil critique, c'était incroyable qu'on ait pu donner un tel surnom à ce type.

Dans la rue, les semelles en caoutchouc de ses Nike claquèrent en rythme sur le ciment, repoussant le trottoir brûlant à chaque longue foulée. Il chassa la sueur de ses yeux et fronça tout à coup les sourcils. Mais enfin, pourquoi Ramirez avait-il merdé? Putain, comment avait-il pu être aussi négligent? Si peu professionnel?

Si on voulait passer maître dans son art – devenir un tueur tellement irréprochable que même son pire détracteur ne pourrait blâmer son travail –, il fallait juste un peu de réflexion, de préparation, de discipline, bordel! Qu'y avait-il de si dur à ça?

Rien, en fait. Si on voulait être le meilleur, on devait

commencer par ravalier sa fierté et étudier le métier. Cela allait sans dire. Et Nathan avait toujours été un étudiant zélé, décortiquant toutes les manières dont les poids lourds du passé avaient opéré dans le secteur du meurtre.

Voilà pourquoi il allait être le meilleur de l'Histoire. C'était aussi simple que ça.

Il était perdu dans ses pensées quand des seins rebondissant à cinq mètres de lui l'arrachèrent à sa rêverie, le ramenant sur le trottoir qui serpentait le long du Pacifique. Des mouettes poussaient des cris perçants et le vent de l'ouest, lourd de sel marin, fouettait ses cheveux bruns lorsqu'il lança son plus beau sourire et salua de la tête les deux belles blondes qui le croisèrent en joggant. Les petites putes, en brassières trempées de sueur et shorts Adidas ras du cul, lui rendirent son sourire en levant leurs mains parfaitement manucurées.

Tue dans les règles de l'art, semblaient-elles lui dire.

Nathan pouffa après leur passage et baissa la tête, se forçant à accélérer malgré les griffes de douleur qui lui lardaient les flancs. Merde, si même les pétasses du sud de la Californie étaient au courant, qu'y avait-il de si difficile dans cette équation ?

Là encore, rien du tout. Rien qui lui donne une seule raison d'hésiter ou de s'inquiéter. La conscience n'avait pas de place dans sa partie. Les tueurs tuaient : c'était ce qu'ils faisaient. C'était leur boulot, putain ! Les bons ne se faisaient jamais prendre. Et les meilleurs, on en parlait toujours des siècles après leur mort. Mais la palme ne pouvait être remportée que par un seul champion – le lion dominant de cette drôle de meute –, et c'était un titre que Nathan avait bien l'intention de revendiquer.

À présent, le temps était venu pour le roi de la jungle de montrer ses crocs en poussant un rugissement tonitruant.

Regagnant enfin son motel un quart d'heure plus tard, Nathan ne put s'empêcher de reculer à la vue de la bâtisse – grise, carrée, délabrée, une vraie baraque merdique –, mais l'anonymat qu'elle offrait compensait largement son aspect miteux.

Des ondes de chaleur s'élevaient de l'asphalte, ondoyant

comme des danseuses du ventre dans un restau bondé, quand il se fraya un passage entre les voitures rouillées qui encombraient le parking. Des Datsun, des Cadillac, des Chrysler – même une Pinto des années 1970 à la vitre arrière défoncée. Quelques instants après, les muscles de ses mollets le propulsèrent dans l’escalier extérieur du bâtiment, qu’il gravit quatre à quatre jusqu’au second étage. Là, il gagna sa chambre, entra et tira le verrou, puis envoya valser ses baskets neuves, jetant la clé de la chambre sur l’édredon jaune vif.

La sueur ruisselait sur ses tempes quand il s’assit sur le lit et ôta ses chaussettes. Il poussa un soupir de bien-être. L’absence d’air conditionné lui offrait sa température préférée.

Torride.

C’était une des raisons qui l’avaient poussé à venir à L.A., mais pas la première...

Après quoi, il enleva son bermuda Oakley, son slip Armani et son T-shirt Billabong. Une fois complètement nu, Nathan se leva et marcha vers le miroir en pied pour s’examiner.

J’ai l’air plus robuste, se dit-il, admirant son ventre tendu et les muscles ondulant littéralement sous sa peau. *Si je le voulais vraiment, je pourrais battre à la course tous les Américains.*

Ce soir, il lui fallait juste semer un petit groupe de gens.

Une bouffée d’adrénaline inonda son bas-ventre et il sentit son sexe se durcir lentement. Il ne lui restait que quelques heures avant de savoir si son entraînement et son organisation méticuleuse se révéleraient payants. D’accord, ça lui avait demandé pas mal de préparatifs irritants, mais maintenant qu’il avait ramené l’attention de la voleuse vers Cleveland, ce soir, les gamines terrifiées de toute la « ville du renouveau » pourraient dormir un peu plus tranquilles.

Nathan éclata de rire – d’un rire profond et rauque qui fit vibrer ses cordes vocales comme celles d’une basse parfaitement accordée. Aurait-on pu surnommer Cleveland de façon plus ronflante – une ville qui, pour la qualité de vie, passait pour la plus merdique de toute l’Amérique?

yeux sur elle. Enfin, merci à Madison et Justin, pour m'avoir accepté, et à mes sœurs – Elizabeth, Julie et Kathleen –, pour avoir partagé mon enfance et en avoir fait une vraie partie de plaisir.

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION: PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION: NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL: AVRIL 2012. N° 105061 ()
Imprimé en France